UN REVE

...In sonno che sovente,
Anzi che'l fatto sia, sa le novelle.
(DANTE, *Purgatorio*, xxvii.)

Je rêvais que la nuit était épaisse et sombre,
Que les cieux s'éteignaient et s'affaissaient dans l'ombre,
Comme un couvercle de cercueil ;
Mon âme avec effort s'arrachait à la terre ;
Mais sur mon corps sans vie, effroyable mystère !
Je sentais se coller les plis froids du linceul.

Et me voilà jeté dans un immense espace.
Les archanges muets, prosternés sur leur face,
Adoraient, en tremblant, le Saint, le Roi des rois.
Une vive auréole environnait la croix.
Aux profondeurs des cieux, j'entendais les tonnerres
S'appeler à voix basse, et je voyais les sphères
Passer et repasser avec rapidité.
Bientôt Dieu se leva de son éternité.
Ebloui, confondu, je veux fuir, je m'élance :
Je tombe anéanti. Les anges en silence,
De leurs ailes voilés, attendent, pleins d'émoi,
Quel arrêt le Seigneur prononcera sur moi.

Comment peindre l'effet de son regard de flamme ?
Ainsi qu'un dard brulant, il transperçait mon âme ;
Sa clarté m'emplissait et me mettait à nu.
Ah ! quel horrible aspect qu'un cœur d'homme connu !
Nous ne nous supportons qu'à la faveur de l'ombre.
Je voyais pulluler des misères sans nombre,
Que mon aveugle orgueil ne se soupçonnait pas.
Mes pensées, mes désirs, mes actions, mes pas,
Se montraient à mes yeux, dans leur laideur affreuse.
Pas un pli de mon être où l'œil divin ne creuse,
Hélas ! et pas un pli qui soit pur, qui soit sain.
Cent vipères semblaient se disputer mon sein ;